

La déchirure

- Et alors ? Lança Amandine à Alphonse qui restait à la dévisager d'un œil curieux. Tu veux peut-être que je te fasse la lecture à haute voix ?

Elle glissa le pli dans la poche de son tablier, et tourna les talons.

Elle avait beau le connaître depuis toujours, le vieil homme était bien comme les autres : aussi curieux qu'une fouine.

- Si j'étais toi, je me montrerais plus aimable, l'entendit-elle grogner derrière son dos.

Elle haussa les épaules.

- Et ne fais pas ta maline avec moi ! J'en connais plus d'un qui à ma place ne se serait pas gêné pour remettre cette lettre en mains propres à ton père. Estime-toi heureuse d'être tombée sur moi. Mais je pourrais bien changer d'avis la prochaine fois, si tu n'es pas gentille.

Elle haussa de nouveau les épaules. Alphonse pouvait bien dire ce qu'il voulait, rien ne réussirait à lui gâcher sa joie. Des nouvelles, enfin ! Il y avait si longtemps qu'elle en attendait.

- Et ne me remercie surtout pas ! bougonna le vieux facteur en enfourchant sa bicyclette.

La lettre était datée du 19 février 1915. Elle avait mis quatre mois pour parvenir jusqu'à elle. Quatre mois ! Comment était-ce possible ? Son cœur se crispa en même temps que ses doigts continuaient de déchirer l'enveloppe. Tant d'événements avaient pu se produire depuis : une blessure, une maladie dans ces tranchées qu'on disait insalubres... Franck était-il seulement encore en vie ? Comme un rappel à l'ordre, l'enfant au creux de ses entrailles lui jeta un violent coup de pied.

- Pardonne-moi, mon cœur, murmura-t-elle, regrettant aussitôt de s'être laissé aller à des pensées aussi sinistres.

Elle s'en voulut de s'être montrée si dure avec Alphonse. Après tout, il avait fait preuve d'honnêteté à son égard, et même de bienveillance. C'est vrai qu'il aurait pu confier le courrier à son père, comme les bonnes convenances l'exigeaient quand il s'agissait d'une lettre adressée à une jeune fille de vingt ans. Au lieu de ça, le brave homme avait pris soin de s'assurer

qu'elle était seule avant de lui remettre discrètement l'enveloppe. Elle aurait dû lui en être reconnaissante. Recevoir une lettre était un événement exceptionnel en ces jours où ne pleuvaient que télégrammes officiels annonçant de tristes nouvelles, ou retours de courriers non distribués... Elle ne put s'empêcher de frissonner à l'idée qu'un matin, Alphonse puisse revenir porteur d'un de ces petits papiers bleus que tout le monde redoutait. D'ailleurs, serait-elle seulement prévenue de son décès ?

Fébrile, elle monta s'isoler dans sa chambre et posa tendrement une main sur son ventre arrondi que son ample tablier avait de plus en plus de mal à masquer.

- Ecoute, mon ange ! C'est ton papa qui nous a écrit...

C'est en juin de l'année précédente, lors du mariage de sa cousine de Clermont-Ferrand, qu'ils s'étaient vus pour la première fois. Le spectre de la guerre ne hantait pas encore les esprits, et Franck, comme beaucoup de jeunes hommes de sa génération, sillonnait le pays de ferme en ferme louant ses bras au plus offrant. Ouvrier agricole, vacher, berger, le travail ne manquait pas pour les hommes courageux, et Franck était de ceux qui ne renâclent pas devant l'effort. Les foins à peine achevés, il s'appropriait à reprendre la route avec ses compagnons de voyage – deux Italiens rencontrés un peu plus tôt – quand l'oncle Henri, satisfait de leur ardeur au travail et de leur bon état d'esprit, leur avait proposé de rester quelques jours de plus :

- Je vous garde jusqu'au mariage de ma fille, les gars ! Vous l'avez amplement mérité. Et puis, un peu de repos et de bon temps ne vous feront pas de mal.

Plus taciturne que les Italiens, Franck n'était pas du genre à faire la fête. Question de caractère, et de timidité sans doute. Il avait longuement hésité, puis finalement, face à l'insistance de ces deux compagnons qui ne voulaient pas le laisser repartir sans eux, il avait accepté. Hasard ? Destin ? Prémonition ? Trois jours plus tard, Amandine et lui étaient installés chacun à un bout de la même table, et il la dévorait d'un regard éperdu.

Elle avait tout de suite aimé ses yeux couleur de ciel et cette façon qu'il avait de l'observer de loin, avec toujours ce petit sourire gêné au coin des lèvres

qui lui allait si bien. Ils n'avaient pas échangé un seul mot, mais quand sur la route du retour à Carpentras, son père avait annoncé qu'il l'avait embauché ainsi que ses deux compagnons pour la cueillette des abricots, elle avait senti son cœur s'emballer, en même temps qu'une douce vague de chaleur envahissait son corps. Les trois hommes avaient accepté sans hésiter, avait précisé son père : les deux Italiens, tout heureux de se rapprocher de chez eux, et Franck, curieux de découvrir le lointain Roussillon si coloré dont il avait maintes fois entendu parler.

Elle déplia soigneusement la lettre sur ses genoux, et soupira... Elle venait de fêter ses vingt ans. Lui, en avait vingt-cinq. La vie aurait été si belle sans la folie des hommes. Mais la guerre les avait surpris en plein cœur de l'été. Elle haïssait la guerre.

Elle avait d'abord vu partir Gustave, son frère aîné. Il était jeune, fougueux. Il voulait en découdre. Foutre une bonne raclée à l'ennemi pour qu'il se tienne tranquille. Devançant son appel, il s'était porté volontaire dès le 2 août, jour de la mobilisation.

- Ne t'inquiète pas, sœurlette ! C'est une histoire de quelques jours ! On va leur en faire baver à ces Allemands, c'est moi qui te le dis ! On va les remettre à leur place une bonne fois pour toutes ! Et cette fois-ci, crois-moi, ce sera « la der des ders » !

Elle l'avait accompagné à la gare, en se demandant comment la foule réunie autour des soldats qui se pressaient pour grimper à bord des wagons, pouvait se montrer si exaltée, et les hommes si enthousiastes. Elle ne comprenait pas toute cette effervescence. Tous ces chants plein d'ardeur qui criaient déjà victoire quand, au fond de son cœur, elle sentait s'installer inquiétude et tristesse. Loin de partager leur flamme, elle pensait à tous les cadavres que cette guerre – si brève puisse-telle être – laisserait derrière elle. Elle craignait pour la vie de son frère et de ses compagnons. Sa seule consolation au milieu de tout ce tourment, avait été d'apprendre que Franck resterait travailler à la ferme au moins jusqu'au retour de Gustave.

À peine quinze jours plus tard, ce fut au tour de ses frères jumeaux de boucler leurs paquetages. Le commis les suivit de peu. Les deux Italiens arrivés avec Franck décidèrent de regagner au plus vite leur pays. Franck, quant à lui, était toujours là. Chaque matin, elle se réveillait avant l'aurore, anxieuse, et se précipitait à sa fenêtre. Elle restait là, le nez collé contre la vitre, et n'était rassurée que lorsqu'elle apercevait enfin sa large silhouette qui traversait la cour.

Peu à peu, le village se vida de ses hommes. Sur la propriété, ses frères partis les uns après les autres, le

manque de bras devint prégnant, et c'est sans rechigner qu'elle s'attela à l'ouvrage. Franck n'était jamais loin. Son regard clair posé sur elle. Et malgré la dureté du labeur, le savoir là, à ses côtés, suffisait à quintupler ses forces.

Qui décidait de la guerre ? Comment pouvait-on se réjouir de la moindre victoire quand tant d'âmes étaient décimées ? Tant de familles endeuillées ? Les hommes ne pouvaient-ils pas vivre simplement en paix, chacun vaquant à sa besogne ? Pourquoi fallait-il donc qu'ils s'entretuent ?

N'y avait-il pas assez d'espace pour tous les hommes sur Terre ? Qu'avaient-ils besoin de prouver qu'ils étaient les plus forts ? A qui ? Et pour quoi ? Car il s'agissait bien de cela, n'est-ce pas ?

- Tu n'es qu'une jeune fille. Tu ne peux pas comprendre. C'est de la politique, lui rétorquait son père chaque fois qu'elle cherchait une réponse à ses questions. De la po-li-ti-que, tu entends ? Pas question de se laisser bouffer par les Allemands ! Il y va de notre honneur. De l'honneur du pays.

L'honneur, l'honneur ! Amandine pouvait comprendre... Mais quel honneur justifiait d'envoyer des hommes à la boucherie ? Et pour quoi ? Elle avait beau y réfléchir, rien n'y faisait : elle ne comprenait pas ce qui pouvait pousser des êtres humains à se dresser ainsi les uns contre les autres. La hargne ambiante la dépassait. Et plus encore depuis que la vie fleurissait en elle.

C'est un soir d'octobre que soudain, tout avait basculé :

- Je souhaiterais vous parler, lui avait murmuré Franck en s'emparant des seaux d'eau qu'elle portait à bout de bras. Vous parler à vous seule. C'est important.

C'était la première fois qu'il lui adressait la parole seul à seule, autrement que pour lui parler du travail. Son cœur s'était mis à cogner très fort :

- Ce soir, après dîner, près du gros chêne, s'était-elle entendu répondre en rougissant.

Il partait. Il partait dès le lendemain matin et il avait tenu à le lui annoncer personnellement. Il avait retardé ce jour autant qu'il avait pu, mais il venait de recevoir une lettre de sa mère. L'armée le réclamait. On le cherchait partout. Il ne pouvait plus ajourner son départ pour le front, au risque de passer pour un déserteur. Ses deux jeunes frères étaient déjà enrôlés depuis longtemps et son absence était suspecte. Il devait les rejoindre, et vite. On ne lui laissait pas le choix. C'était son devoir de fils, de frère. Il y allait de son honneur et de celui de sa famille.

L'honneur ! Encore l'honneur ! Il allait partir et dieu sait quand il reviendrait, et si même elle le reverrait ! Elle avait cru mourir en l'écoutant. Mais parce que l'amour est fou et inconscient, parce que l'amour est impatient, elle s'était jetée à son cou pour tenter de le retenir, et l'avait embrassé dans un élan aussi fiévreux que désespéré. Oui, elle avait cru mourir. Mais il avait refermé ses bras sur elle, et ce soir-là, au pied du vieux tronc séculaire, c'est la vie qu'il lui avait transmise quand ils s'étaient aimés.

Ma très chère Amandine,

Mon cœur saigne à l'idée que cette courte lettre brisera sans doute à jamais la belle histoire que fût la nôtre. Mais comment me taire encore ? Comment te cacher davantage cette terrible vérité quand tout autour de moi n'est que mort et souffrance ? Je m'en veux tant de ne pas t'avoir parlé plus tôt... Je n'ai pas pu, je n'ai pas su ... Et aujourd'hui, ce lourd secret me pèse...

Bouleversée, elle laissa retomber la lettre sur ses genoux. Mais de quoi parlait-il ? Que signifiaient ces mots horribles ? Les yeux brouillés, elle s'efforça de reprendre sa lecture avant de s'écrouler en larmes sur son lit.

- Non ! hurla-t-elle en se tenant la tête entre les mains. Noooooon ! Ce n'est pas possible !

Comment la vie pouvait-elle se montrer aussi cruelle ? La guerre était immonde. Un monstre. Un monstre abject qui détruit tout sur son passage. Qui salit tout. Instinctivement, elle resserra ses bras autour de son ventre, comme pour le protéger. Elle pensa à Gustave, aux jumeaux, à tous ceux du village dont les parents demeuraient sans nouvelles. Elle pensa à Madeleine, la boulangère, dont deux des fils étaient morts au combat, et le troisième revenu sans son bras. A Joséphine devenue veuve avant même d'avoir enfanté. Elle pensa à ses parents qui, à l'instant même, devaient l'attendre pour déjeuner. Puis ses pensées revinrent vers lui. Il y avait tant de détresse, tant de souffrance, tant de désespérance dans cette lettre écrite d'une main qu'elle devinait tremblante. Comment pouvait-on exiger d'un homme qu'il se déchire ainsi ? Elle aurait voulu courir jusqu'à lui. Prendre ses mains entre les siennes et les poser contre son ventre. Pour qu'il sache. Pour qu'il comprenne que tout était encore possible. Qu'il devait garder foi en elle, en lui, en leur avenir. Garder foi en l'humanité.

Plus que jamais elle abhorrait la guerre et son ignominie. Refusait sa logique absurde. Chaque camp soignant ses blessés et pleurant ses morts. Tous perdants.

Elle redressa la tête, et pressa fort la lettre contre son cœur. Elle serait forte. Pour lui, pour elle, pour l'enfant à venir. Oui, Franck avait eu raison de se confier à elle. Et non, elle ne laisserait pas les hurlements de l'opinion des autres étouffer la petite voix intérieure qui lui soufflait que tout cela n'avait aucune importance. Que cela ne changeait rien. Que cela ne changerait jamais rien.

Les larmes aux yeux, mais le front haut, elle descendit dans la cuisine où ses parents l'attendaient pour déjeuner :

- Maman, Papa, j'ai quelque chose d'important à vous dire...

- Ce serait pas plutôt une bonne nouvelle à nous annoncer ? interrogea son père sur un ton malicieux.

- Parce que tu crois qu'on n'a pas deviné depuis longtemps, renchérit sa mère dans un clin d'oeil, en pointant du menton la rondeur qui affleurerait sous le tablier. Tu sais, on commençait à se demander quand tu allais enfin te décider à nous en parler.

Effarée, Amandine s'immobilisa au milieu de la cuisine. Son regard allait de l'un à l'autre. Tous les deux lui souriaient.

- Je sais de quoi tu avais peur, Amandine, finit par déclarer sa mère. C'est vrai qu'en temps normal, cette grossesse nous aurait mis très en colère. On ne met pas la charrue avant les bœufs, comme on dit chez nous. Mais ton père et moi, on en a longuement discuté. C'est la guerre, ma fille, et Franck – car il s'agit bien de lui, n'est-ce pas ? – est un si bon garçon...

Elle ne put retenir davantage ses larmes.

- Ho la, ma fille ! Faut pas te laisser abattre comme ça ! Pense à ton petit ! Il reviendra ton Franck, va ! tenta de l'apaiser sa mère. Il reviendra avec Gustave, et avec les autres...

- Oui, reprit son père. Et quand ils seront tous rentrés, on régularisera tout ça avec un beau mariage, et on n'y pensera plus...

Elle s'était attendue à la colère de son père. À ce qu'il lui parle du qu'en-dira-t-on qui ne manquerait pas d'alimenter les conversations et salirait son nom... Et surtout, elle avait craint qu'il lui reproche d'avoir bafoué son honneur... l'honneur de la famille.

- Mais... et les gens du village ? réussit-elle à articuler, des nœuds coincés au fond de la gorge.

- Les gens du village ? C'est pas eux qui décident ce qui est bon ou non pour notre fille, s'énerva son père. Ils n'ont qu'à s'occuper de leurs affaires.

- Ce qu'en pensent les autres, on s'en fiche, tu entends ! On s'en fiche ! renchérit sa mère.

Amandine redoubla de sanglots. Jamais elle n'aurait imaginé que ses parents réagiraient ainsi à l'annonce de sa grossesse. Ils protègeraient l'enfant tout comme ils la protègeraient, elle, des mauvaises langues et des esprits jaloux.

- Rien à foutre du qu'en-dira-t-on, avait insisté son père en l'embrassant. Et puis on a confiance en Franck...

Ils étaient sincères, elle le savait. Mais le reste ? Se moqueraient-ils aussi du reste ? Etaient-ils prêts à

l'accepter aussi facilement ? Prenant son courage à deux mains, elle sortit la lettre de la poche de son tablier, et tremblante, la tendit à son père.

Franck n'était qu'une victime comme les autres. Comme Gustave, comme les jumeaux. Comme tous les autres. Il fallait que son père le comprenne et l'accepte... Franck n'avait pas eu le choix : il était Mosellan, et en tant que tel, avait été incorporé dans les troupes allemandes.

Marie-Christine QUENTIN

C'est avec un immense plaisir que j'ai reçu l'appel m'annonçant que ma nouvelle avait retenu l'attention du jury au point de se voir attribuer le prix Moselly. J'en remercie chaleureusement chaque membre du jury !

Qui suis-je ? en quelques mots ...

Née un 25 décembre, j'en ai longtemps voulu au Père Noël de m'avoir joué ce vilain tour ! De mère Bretonne et de père Normand, j'ai grandi à Alençon, préfecture de l'Orne, où j'ai rempli des fonctions administratives au sein de la fonction publique d'État jusqu'au 31 décembre dernier, date à laquelle j'ai pris ma retraite. Aujourd'hui, je vis toujours à Alençon, mais je ne reste jamais bien longtemps sans rejoindre la mer, un univers qui me fascine et m'inspire nombre de mes nouvelles.

Les livres m'ont toujours enchantée. Enfant, je ne me souviens pas m'être un jour ennuyée : tant que j'avais un livre à découvrir, tout allait bien dans le meilleur des mondes. Et tout comme la lecture, l'écriture a toujours fait partie de moi. J'aime écrire, pour le plaisir des mots, leur musique. Je ne me déplace jamais sans un carnet où je déverse pêle-mêle des impressions, des pensées, tous ces germes d'idées que je laisse mijoter, reposer quelques temps avant de les reprendre. Des écrits, j'en ai longtemps accumulé plein des cahiers, plein la mémoire de mon ordinateur, sans jamais oser les partager.

Ce n'est qu'en 2008 que je me suis lancée en participant à un premier concours de nouvelles. En 2011, une de mes nouvelles a obtenu le prix de la nouvelle George Sand, et les chaleureux encouragements du jury m'ont incitée à poursuivre... La suite ne fut que du bonheur avec quelques jolis succès... Puis, en 2015, j'ai franchi le pas de l'édition avec la publication d'un 1^{er} recueil paru aux éditions L'Harmattan. Depuis, 3 autres recueils ont vu le jour (toujours chez L'Harmattan).



Ecrire une nouvelle, c'est pour moi chaque fois ouvrir un nouvel espace, une porte sur un nouveau monde, donner vie à de nouveaux personnages. Les concours auxquels je participe sont ensuite de belles opportunités d'ajouter au plaisir de l'écriture, celui de voir mes textes prendre leur envol vers les lecteurs, et celui de rencontrer les membres du jury et écouter leur précieux conseils.

Passionnée par ce genre littéraire trop méconnu à mon goût, j'interviens, chaque fois que j'en ai l'occasion, pour présenter « la nouvelle » dans des médiathèques, des librairies, des salons ou encore en milieu carcéral comme je l'ai fait à la Prison Centrale d'Alençon. En cette mi-novembre, je serai au Festival Livre-Mer de Concarneau, dans le Finistère, pour y présenter mes recueils, et aussi pour y rencontrer des élèves de 4^{ème} dans un collège de la ville (la nouvelle est au programme de ce niveau du collège), et un public plus large au sein de la médiathèque. J'y parlerai de « la nouvelle », de ses exigences, de ses diverses formes... Un exercice que j'aime comparer à celui de « la dentelle au point d'Alençon » qui exige finesse, précision, raffinement, attention... Rien ne m'agace plus que la question que l'on me pose souvent : « quand vas-tu passer au roman ? », comme si la nouvelle était

un genre mineur par rapport au roman... Ma réponse est toujours la même : « Compare-t-on un coureur de marathon à un coureur de 100 mètres ? » Ce sont deux disciplines différentes, et tout aussi « méritantes » l'une que l'autre, qui ne demandent pas les mêmes qualités, n'exigent pas les mêmes contraintes...

Ma plus belle réussite pour mettre la nouvelle en lumière, est sans doute d'avoir su persuader mon éditeur de créer au sein de la maison d'édition, une collection entièrement dédiée à la Nouvelle (qui porte le nom de « Nouvelles nouvelles ») et dont je suis devenue animatrice.

Mes recueils de nouvelles parus aux éditions L'Harmattan :

« Inflexions » (mai 2020)

« La petite voix et autres résonances » (mai 2018)

« A fleur de sel » (octobre 2016)

« Des bleus au ciel » (avril 2015)

Pour information : les droits d'auteur de « À fleur de sel » (recueil consacré à la mer) sont entièrement reversés à la SNSM (Société Nationale de Sauvetage en Mer) de Concarneau/Trévignon.

« La déchirure »

Écrire une nouvelle qui parle de la Lorraine..., tel était le challenge posé par le concours... Je n'ai pas hésité longtemps sur le choix du sujet que j'allais aborder : vu de l'extrémité ouest de la France, l'histoire si particulière de cette région frontalière m'a toujours intriguée. Comment ses habitants, ballotés entre France et Allemagne au gré des aléas de l'Histoire, parfois appelés à s'affronter sous des uniformes différents, « déchirés » entre deux histoires, deux pays, pouvaient-ils vivre, ressentir une telle situation ? Comment trouver leur identité au cœur de cette dualité ?

Et puis, alchimie de l'inspiration créatrice, une deuxième pensée est très vite venue se mêler à la première : celle des « enfants de la guerre ». Ayant grandi en Normandie, territoire fortement marqué par la 2ème guerre mondiale, j'avais été frappée par un reportage sur les témoignages de ces « enfants de la guerre » nés de père allemand et de mère française, qui, les années passant, devenus parents et même grands-parents, avaient encore du mal à évoquer ce sujet, perpétuant malgré eux le tabou autour de leur naissance.

À travers cette nouvelle, et au-delà de ce sujet de départ sur « l'identité » (que ce soit celle de la région, du sentiment d'appartenance ou non à une nation, ou celle de l'enfant à naître), je tenais à dénoncer l'absurdité des guerres décidées en haut-lieu, et vécues – subies – par des femmes et des hommes qui ne demandent qu'à vivre en paix sur les lieux qui les ont vus naître.

Et parce que nombre des sujets que j'aborde dans mes nouvelles sont vus au travers d'un regard de femme ou d'enfant... la trame de « la déchirure » s'est tout naturellement imposée à moi...

Amandine est porteuse d'espoirs, celui de l'enfant qui va naître bien sûr, mais aussi celui des réponses qu'elle apporte aux questions qu'elle se pose, qu'elle nous pose, et qui sont emplies de cette belle humanité qu'il nous faut à tout prix préserver.

M.-C. Quentin

